

MÉMOIRES

DE SOLDATS

CHAPITRE VI
LA DÉFAITE

DATES
SEPTEMBRE 1870
JANVIER 1871

RUBRIQUE PORTRAIT DE SOLDAT



Franc-tireur, guerre de 1870-71 © Paris, musée de l'Armée, Dist. RMN / Tony Querrec

LE SIÈGE ET LE BOMBARDEMENT DE STRASBOURG

PAR GUSTAVE FISCHBACH (1871)

MARDI 27 SEPTEMBRE.

C'était le quarante-sixième jour [de siège]. Il y avait alors près de huit mille habitants ruinés par le bombardement, vivant la plupart de la charité publique, réfugiés dans les églises, dans les écoles, dans des trous creusés au bas des remparts, dans des huttes en planches adossées contre les quais, sur le chemin de halage. Il y avait cinq cents maisons incendiées, écroulées, dévastées.

Les plus belles rues, les quartiers les plus peuplés, les faubourgs, les édifices publics : ruines. Les trésors d'art, les collections scientifiques, des chefs-d'œuvre et des merveilles : poussière. Sur de vastes étendues, des monceaux de décombres, des pierres entassées, des poutres noircies, du fer tordu, des débris, des miettes : pêle-mêle horrible.

Devant la ville, les promenades ravagées, les ponts détruits, les routes effondrées et les traces de l'incendie ; la belle nature dégradée, l'herbe et les feuilles jaunies, la fleur écrasée ; de la boue, des troncs d'arbres renversés, des entrelacements de branches sèches, des ruines.

Strasbourg, une ville en désolation; sa population, souffrant toutes les tortures, décimée chaque jour; près de trois cents habitants, hommes, femmes, enfants, morts de blessures cruelles, sinon foudroyés du coup; près de deux mille habitants blessés, mutilés, sur le lit de douleur.

RÉCIT D'UN CHASSEUR À PIED DE CHÂLONS À SEDAN

De tous côtés, on entend retentir une sonnerie... C'est l'ordre de cesser le feu... Le drapeau blanc flotte sur le château... Le lendemain on nous apprend qu'on a capitulé. Nous serons tous prisonniers, officiers et soldats. Nous allons sortir de Sedan où nous laisserons nos armes... Nous sortons de Sedan et nous défilons devant les sentinelles bavaroises. Des canons étaient de tous les côtés braqués sur nous. On entendait les musiques allemandes jouer les airs les plus gais.

RÉCIT D'UN CHIRURGIEN D'AMBULANCE À LA BATAILLE DE SEDAN

Quelle journée ! Quel spectacle ! L'armée française, prisonnière, défilait sur le pont de Sedan, devant les remparts, entre deux haies de troupes prussiennes. Soldats et officiers en traversant le pont, jetaient dans la Meuse sabres, fusils, ceinturons, gibernes, croix, médailles, épauettes. Pendant ce temps, à grands coups de marteau, dans Sedan, les artilleurs enclouaient les canons et brisaient les ressorts des mitrailleuses. On démolissait les fourgons et les caissons. Les chevaux dételés erraient à l'aventure dans les rues de Sedan. Dans ce grand désordre, dans cet effarement général, tous les sentiments éclataient avec un incroyable abandon. Personne ne songeait à dissimuler. Les uns, inertes, stupides, hébétés, ne comprenaient rien à ce qui se passait ; ces gens-là ne savaient pas pourquoi et pour qui ils se battaient, indifférents à la défaite comme ils auraient été indifférents à la victoire. D'autres, au contraire, se montraient joyeux, riaient, plaisantaient et lançaient leurs armes dans la Meuse avec une évidente satisfaction d'en être débarrassés ; ces gens-là étaient contents d'être prisonniers... La guerre était finie, ils échappaient à la mort, ils ne voyaient rien au-delà. D'autres enfin... pleuraient de honte, de rage et d'humiliation. Ils pleuraient de vraies larmes... et jetaient avec une véritable fureur leurs armes dans la rivière. Il y avait dans ces cœurs-là le sentiment de l'honneur et de la patrie.

RÉCIT DU DOCTEUR FERDINAND QUESNOY DE L'ARMÉE DU RHIN

Le 28, nous avons connaissance des termes officiels du protocole, signé au château de Frescaty par les plénipotentiaires Jarras et Stiehle et approuvé par le conseil réuni sous la présidence du maréchal Bazaine. L'heure du supplice avait sonné. Il fallait déposer les armes. Quelle douleur pour cette brave armée ! Tous ces nobles enfants avaient fait bravement leur devoir ; tout ce qu'on leur avait demandé, ils l'avaient fait avec dévouement : privations, fatigues, misères morales et physiques, dangers affrontés héroïquement, souffrances endurées sans plainte, ils avaient tout supporté ; partout ils avaient répondu à l'attente de leurs chefs ; mais ces puissants moyens d'action n'avaient pas été utilisés, et nous avons été conduits par une série de fautes et de malheurs à ce calvaire où notre gloire militaire a subi sa plus cruelle atteinte... J'ai vu défiler ces malheureux bataillons, mornes, silencieux, courbant la tête et essuyant des larmes ; tout le monde pleurait.

RÉCIT D'UN SERGENT AU 64^E DE LIGNE

Le 29 octobre, au matin, nous sortons de Metz sans armes ; on avait rendu les fusils la veille. Nous traversons le village de Lorry. Les habitants étaient sur les portes, nous regardaient passer. Dans une grande plaine, entre Lorry et Plappeville on fait halte. Il y avait des officiers prussiens à cheval, sur le bord de la route ; nous avons défilé devant eux... C'était fini : nous étions prisonniers... Tout le long de la route, des hommes tombaient de fatigue et de faim. Quand ils voyaient un homme par terre, les Prussiens arrivaient avec de grands cris : « Auf ! Auf ! Vorwoerts ! Vorwoerts ! » et à coups de pied, à coups de crosse, ils obligeaient les hommes à se relever... Nous avons continué notre voyage, toujours à pied, et nous avons recommencé à camper dehors. Il y avait un grand désordre ; on était embrouillé ; tous les corps ensemble, les fantassins, les artilleurs, les cavaliers... A Sarrelouis, on nous a fait prendre le chemin de fer. On nous a entassés dans des wagons découverts... Nous avons quitté le chemin de fer à Frankenstein, à cinq ou six lieues de Glatz. Nous étions treize ou quatre cents dans le train, et le voyage nous avait tellement rompu les membres que nous n'aurions jamais pu faire la route à pied. On a mis des charrettes en réquisition et on nous a empilés sur les voitures. A l'entrée de Glatz, on nous a fait descendre... J'ai été mis dans des baraques où l'on n'était pas trop mal... On nous faisait travailler à des terrassements, à des constructions... le plus dur, c'était l'absence de nouvelles.

NOTES PRISE PAR UN GARDE NATIONAL

A deux heures, un homme arrive sur un cheval tout fumant et tout blanc d'écume. C'est un sergent de la ville de Fécamp. Il s'arrête un instant sur la place de la mairie, nous crie : « les Prussiens ! Les Prussiens ! Ils arrivent ! Je m'en vais prévenir au Havre ». Et sans laisser à son cheval le temps de souffler, il repart du même galop dont il est venu. Deux ou trois cent personnes étaient là pour recevoir cette nouvelle. Les impressions sont multiples ; c'est un mélange bizarre de douleur, de colère, d'inquiétude et de curiosité.

A partir de ce moment, tout le village resta sous le coup de la terreur prussienne. Je regarde ces dragons. Hommes et chevaux sont dans la plus parfaite condition. C'est un spectacle douloureux de voir ces solides cavaliers, bien montés, bien équipés, bien commandés et bien disciplinés, dans ce même village qui quarante-huit heures auparavant, était inondé de ce flot de mobiles, déguenillés et affamés, jetés comme à l'aventure au travers de la guerre. Tous ces Prussiens ont un air de vigueur et de santé. Ils bavardent, rient, plaisantent... « Pas peur, pas peur, disaient les dragons, pas faire mal pas méchants ». Et l'un de ces Prussiens dit : « moi aussi deux enfants, un haut comme ça, un haut comme ça ». Et de la main, il indiquait la taille de ses enfants.

A midi, la factrice de la poste distribue des lettres de Paris... Ces lettres sont navrantes : « Avec le secours de la province, nous nous tirerons d'affaire... Bonnes nouvelles de la province... Bourbaki est à Senlis... L'armée prussienne est cernée à Versailles par l'armée de la Loire... Pourquoi ne pas leur faire savoir qu'ils n'ont à compter que sur eux-mêmes ? ».